ATERIANUS-OWANGA Alice, MEBIAME-ZOMO Maixant &
TONDA Joseph (dir.). — *La violence de la vie quotidienne
à Libreville*

Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan (« Investigations
d'anthropologie prospective, 13 »), 2014, 413 p., ill., bibl.

Julien Bonhomme

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/23192>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.23192

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 1047-1049

ISBN : 978-2-7132-2743-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Julien Bonhomme, « ATERIANUS-OWANGA Alice, MEBIAME-ZOMO Maixant & TONDA Joseph (dir.). — *La violence de la vie quotidienne à Libreville* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 231-232 | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2018, consulté le 02 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/23192> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.23192>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mars 2021.

© Cahiers d'Études africaines

ATERIANUS-OWANGA Alice, MEBIAME-ZOMO Maixant & TONDA Joseph (dir.). — *La violence de la vie quotidienne à Libreville*

Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan (« Investigations d'anthropologie prospective, 13 »), 2014, 413 p., ill., bibl.

Julien Bonhomme

RÉFÉRENCE

ATERIANUS-OWANGA Alice, MEBIAME-ZOMO Maixant & TONDA Joseph (dir.). — *La violence de la vie quotidienne à Libreville*. Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan (« Investigations d'anthropologie prospective, 13 »), 2014, 413 p., ill., bibl.

- 1 Tiré de journées d'études qui se sont tenues à l'Université Omar Bongo de Libreville, cet ouvrage rassemble les contributions d'une douzaine de chercheurs en sciences sociales majoritairement gabonais, mais aussi deux Françaises et un Américain. La variété des affiliations disciplinaires n'est pas en reste, puisque les approches croisent l'anthropologie, la sociologie, l'histoire, la géographie, la littérature orale et les sciences de la communication. Le thème qui les rassemble est celui de la violence au Gabon et plus particulièrement à Libreville¹. Il ne s'agit cependant pas de violences armées, ni même souvent de violences physiques, mais de la « violence ordinaire », celle qui se niche au cœur des rapports sociaux.
- 2 L'ouvrage entreprend de déconstruire un lieu commun : le Gabon passe souvent pour un havre de paix en Afrique centrale. Spontanément, le sujet des violences urbaines nous évoque davantage Lagos, Kinshasa ou Johannesburg que la paisible Libreville. À rebours de ces stéréotypes, les auteurs s'attachent à mettre en lumière la violence cachée derrière ces apparences de quiétude. Troublante coïncidence, le livre est paru

au moment même où le Gabon s'enfonçait dans une brutale crise post-électorale. Comme le souligne fort à propos la préface, la violence de cet événement fait éclater au grand jour le caractère parfaitement illusoire de la paix qui règne au Gabon. Les pillages des émeutiers et les tirs à balles réelles de l'armée sont l'expression exacerbée d'une violence plus quotidienne qui s'enracine dans une histoire longue : celle du passé colonial et du présent postcolonial, celle aussi d'une interminable confiscation du pouvoir. Placée en tête de l'ouvrage, la contribution de Jeremy Rich offre ainsi une très utile mise en perspective historique du sujet en documentant des cas de violence tout au long de l'époque coloniale (par exemple, au début de la période, les brutalités des élites mpongwe de Libreville à l'égard de leurs esclaves ou, de manière plus continue, celles dont sont victimes les femmes, qu'elles soient perpétrées par des Européens ou des Africains).

- 3 La violence est un concept problématique car difficile à définir précisément, comme le rappellent tous les auteurs de manière quasi rituelle en ouverture de chaque chapitre. Dans l'ouvrage, il est en effet parfois question de violences physiques, mais aussi de violences psychologiques ou sociales. On y parle également de la violence « légitime » de l'État et de ses institutions (même si ceux à l'encontre de qui elle s'exerce la jugent généralement illégitime). Nombre des contributions pointent les conséquences brutales du désengagement de l'État et du capitalisme néolibéral sur le quotidien des Gabonais, qu'il s'agisse des difficultés auxquelles font face les marchandes du petit commerce informel (Bertin Yanga Ngary), de la précarité étudiante (Orphée Soumaho-Mavioga), de la pénurie de l'offre de soins (Euloge Makita-Ikouaya) ou de l'indifférence des pouvoirs publics à l'égard des centres de recherche et de documentation (Joël-Jadot Medzegue M'Akue). Particulièrement intéressant, le chapitre de Mahéba Tonda sur le don de sang dénonce les méfaits d'une marchandisation de l'altruisme (à travers l'instauration d'un « tarif de cession » pour les poches de sang).
- 4 La plupart des contributeurs insistent sur la nature « symbolique » de la violence, celle-ci permettant aux dominants d'assujettir les dominés avec leur consentement implicite. Les auteurs de l'introduction vont jusqu'à faire l'hypothèse que les Librevillois « s'administrent eux-mêmes » une violence dont ils sont les « complices ». Dans la même veine, ils soulignent l'ambivalence des formes de résistances à la domination (ce qu'illustrent bien les pillages au moment de la crise post-électorale). Dans sa contribution, Alice Aterianus-Owanga analyse ainsi le système de prédation réciproque qui s'instaure entre les sexes parmi la jeunesse librevilloise qui fréquente le monde de la nuit : chacun cherche à exploiter l'autre pour accumuler du capital réputationnel (localement appelé *buzz*).
- 5 Un autre thème central de l'ouvrage est celui de la « violence de l'invisible ». Il s'agit d'une violence liée à des puissances occultes supposément instrumentalisées par des individus pour exercer une autorité sur leurs prochains (comme dans les rites initiatiques) ou pour leur nuire (comme dans la sorcellerie). Plusieurs chapitres sont consacrés à la violence religieuse. Maixant Mebiame-Zomo montre que celle-ci se niche aussi bien dans les brimades initiatiques infligées aux néophytes que dans la « guerre des esprits » que se livrent les églises de Réveil dans une situation de concurrence exacerbée. En s'intéressant à l'initiation d'Occidentaux aux rites gabonais, Nadège Chablos dévoile quant à elle la violence tapie derrière les apparences de « l'interculturalité enchantée ».

- 6 Cette violence de l'invisible s'infiltré partout. Si une section lui est plus particulièrement dévolue, tous les chapitres y font en réalité allusion. Jeremy Rich évoque la panique suscitée par la vague de meurtres perpétrés par de soi-disant « hommes-léopards » dans le Libreville des années 1870. De même, Mahéba Tonda montre comment les rumeurs à propos d'un trafic de sang à des fins occultes reflètent la défiance des classes populaires à l'égard des institutions biomédicales. Cette ubiquité de la violence de l'invisible est sans aucun doute l'aspect le plus frappant qui ressort à la lecture de l'ouvrage. Serait-ce un biais dû à la grille de lecture privilégiée par les auteurs ? Après tout, Jean-Pierre Warnier ne nous invitait-il pas récemment à nous méfier de l'avalanche de travaux africanistes consacrés aux imaginaires sorciers² ? Ou bien faut-il y lire le signe d'une véritable obsession gabonaise ? On pourrait le penser à voir l'ampleur prise par les affaires de « crimes rituels » dans le pays. Certes, ce thème se retrouve assez largement sur tout le continent africain. Mais nulle part ailleurs il a suscité, semble-t-il, une telle panique morale remontant jusqu'aux plus hautes sphères de l'État.
- 7 La violence occulte tourne la plupart du temps autour du pouvoir et de l'argent, comme le montrent plusieurs des chapitres. Ludovic Mba Ndzenge évoque les sacrifices humains qu'exigerait toute nomination à un poste de pouvoir. Dans le même registre, Lionel Ikogou-Renamy raconte comment les profanations de tombes dans les cimetières de la capitale approvisionneraient un trafic de restes humains destinés à la production de magies d'argent ou de pouvoir. Léa Zame Avezo'o s'intéresse de son côté à des légendes urbaines évoquant des serpents monstrueux et servant à mettre en garde les jeunes filles contre les dangers d'une sexualité vénale, car elles finissent toujours par être les victimes sacrificielles de leurs puissants mécènes. Tous ces faits divers et toutes ces rumeurs (localement appelées *kongossa*, comme le souligne Emmanuelle Nguema Minko dans sa contribution) circulent abondamment à Libreville en étant relayés de manière complaisante par les médias. On notera au passage l'importance des sources médiatiques parmi les données mobilisées dans l'ouvrage. Il est d'ailleurs un peu dommage que l'origine de ces sources ne soit jamais thématisée en tant que telle par les contributeurs³.
- 8 La violence de l'invisible relève en bonne partie de l'ordre de l'imaginaire. Il s'agit d'un imaginaire enraciné dans la culture populaire, mais aussi largement médiatisé, comme nous l'avons souligné. Cela ne veut pas dire pour autant que cette violence ne serait elle-même qu'imaginaire. La plupart des auteurs préfèrent en effet parler d'une violence *de* l'imaginaire, au sens où tous ces récits, ces images et ces représentations exercent une emprise bien réelle sur les esprits. Dans sa propre contribution, Joseph Tonda (dont le style de pensée irrigue en réalité tout l'ouvrage) évoque ainsi avec beaucoup d'imagination — osons-le mot ! — le pouvoir de fascination spectaculaire lié à l'hyper-sexualisation des corps entretenue par les médias. La violence de l'imaginaire en vient à incarner la matrice de toutes les autres formes de violence. C'est ce qui fait tout l'intérêt de l'ouvrage, mais peut-être aussi, du même tenant, ses limites : en mettant l'accent sur l'hypertrophie de la violence de l'imaginaire dans le quotidien des Librevillois, ne risque-t-il pas de participer de manière ambiguë au phénomène qu'il entend étudier ?

NOTES

1. On pourrait regretter cette focale exclusive. Même si le Gabon est marqué par la macrocéphalie de sa capitale (qui concentre la moitié de la population nationale), elle ne saurait résumer à elle seule le reste du pays. Il y aurait par exemple eu beaucoup à dire sur la vie quotidienne dans les villages de l'intérieur et sur la violence structurelle que suppose leur relégation.
2. J.-P. WARNIER, « Ceci n'est pas un sorcier. De l'effet Magritte en sorcellerie », *Politique africaine*, 146, 2017, pp. 125-141.
3. Sur ce point, je me permets de renvoyer à mon article : J. BONHOMME, « La sorcellerie à l'ère des médias », in S. FANCELLO (dir.), *Penser la sorcellerie en Afrique*, Paris, Hermann, 2015, pp. 83-116.